

Trois billes d'agate : nouvelle inédite de Luisa Mehr

Autor(en): **Mehr, Luisa**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Trois billes d'agate

Nouvelle inédite
de Luisa Mehr

Je n'aurais jamais dû retourner à la Framboisière; j'aurais dû — c'était tellement facile! — trouver un prétexte lorsque Cécile m'a téléphoné: — Tu es libre demain, Anne? Veux-tu venir avec moi? Cela me ferait plaisir! Je crois que Georges et moi avons trouvé la propriété de nos rêves! D'après l'annonce, c'est à deux kilomètres de Bourg-Saint-Romain: une maison de sept pièces, bien entretenue, un petit parc et le domaine porte un nom qui nous enchante: la Framboisière!

J'avalai ma salive: j'avais quitté la Framboisière l'année de mes sept ans et je n'y étais jamais revenue mais tous mes cauchemars des nuits de fièvre m'y ramenaient: j'y avais été pourtant une heureuse petite fille.

— Je compte sur toi! insista Cécile, surprise sans doute de mon silence. A quelle heure puis-je passer te prendre?

Mon mari ne rentrerait pas avant la fin de la semaine. Notre aînée était en voyage de noce. Simone, la cadette, adorait faire la cuisine et serait ravie de mijoter de petits plats pour elle et pour son frère. Je fermai les oreilles à la voix intérieure qui me conseillait de ne pas retourner à la Framboisière et je dis faiblement:

— Vers neuf heures, ou est-ce trop tard?

— Neuf heures convient très bien. Nous serons à Bourg-Saint-Romain vers midi, ce qui nous laissera largement le temps de visiter la propriété et de rentrer avant la nuit. A demain, ma petite Anne! Je me réjouis de passer une journée en ta compagnie! Il fera beau temps!

Nous sommes parties à neuf heures précises; l'automne, en cette deuxième quinzaine d'octobre, atteignait ce moment pathétique où l'éclatante splendeur des feuillages glisse doucement mais irrémédiablement vers la flétrissure, la chute, la décomposition finale. Le ciel était d'un bleu très doux, mais les lointains se voilaient de brumes traînantes traversées d'obliques rayons de soleil.

— Tu es pâlotte! me dit Cécile. Il est vrai que tu as toujours été mince et mate...

Elle n'était certes ni mince, ni mate, la chère Cécile! Un peu trop opulente, mais cela s'accordait avec sa carnation demeurée fraîche malgré la cinquantaine, avec sa blondeur un peu cendrée aux tempes, avec sa gaieté chaleureuse. Elle conduisait d'une main ferme et bavardait:

— J'espère que la Framboisière pourra nous convenir. Les enfants sont mariés, Georges va prendre sa retraite. Lui et moi, nous sommes las de la ville. Je me vois très bien régnant sur un domaine champêtre, recevant les enfants, les petits-enfants, les amis.

Je souris: moi aussi, je voyais très bien Cécile dans ce rôle. J'avais à peine dormi la nuit précédente. Lorsque je fermais les yeux, des images, surgies de je ne sais quel tréfonds, m'assaillaient: un marronnier gigantesque, couvert de thyrses roses, et je retrouvais l'odeur des étranges petites fleurs que je ramassais... Une statue enlacée de chèvrefeuille; le temps l'avait revêtue de mousse; un bras manquait... Des roses, beaucoup, beaucoup de roses... Un bel homme souriant, mon père, me soulevait pour me permettre de les admirer de plus près et de respirer leur parfum... Un perron flanqué de boules de buis, une porte ouverte sur un vestibule sombre...

J'ouvris la bouche pour supplier Cécile: «Laisse-moi descendre! Je connais la Framboisière! J'y suis née, mais je ne veux pas y retourner!» Mais je ne dis rien; n'était-ce pas ridicule et enfantin de ma part de ne pas vouloir retourner à la Framboisière? Revenir dans la maison qui avait vu mon éveil à la vie, n'était-ce pas, au contraire, une aventure merveilleuse? De quoi avais-je peur? Dans mes cauchemars, j'éprouvais une terreur mortelle, mais je me réveillais toujours à l'instant où allait m'apparaître... quoi? Quelle chose atroce? Quel monstre? Je secouai les épaules:

— Où es-tu née, toi, Cécile?

— Moi? En ville, avenue de la République 18! J'ai toujours été citadine. Sans doute est-ce pour cette raison que je rêve de finir mes jours à la campagne!

Il n'y avait pas une ombre dans le passé de Cécile. Elle demanda:

— Avez-vous des nouvelles des tourtereaux?

— Une carte postale datée de Venise: ville merveilleuse! Temps merveilleux! Merveilleux bonheur!

— Dans une année tu seras grand-mère! conclut Cécile en riant.

Je regardai avec affection son profil au nez un peu court, à la bouche gourmande et gaie; cette femme attirait le bonheur. Moi, j'avais six ans lorsque mon père était mort d'une chute dans l'escalier de la Framboisière; le bruit m'avait tirée brusquement de mon sommeil enfantin. Dans mes cauchemars, je me voyais descendant de mon lit, ouvrant ma porte sur le vestibule mal éclairé...

Je frissonnai et ôtai mon chapeau qui me serrait. Je ne gardais aucun souvenir de obsèques mais, après l'ensevelissement, ma tante Madeleine, la sœur de mon père, nous emmena chez elle, maman et moi. Tante Madeleine était mère de trois garçons de huit, dix et douze ans, qui m'adoptèrent immédiatement avec enthousiasme. La maison était vivante et bruyante car on y trouvait, outre les trois garçons, deux chiens, un chat, un perroquet et une tortue. J'étais tout étourdie de joie et de mouvement là-dedans. Ma pauvre maman, elle, était encore plus malade qu'à la Framboisière. A la Framboisière, elle ne quittait guère sa chaise longue, mais elle dirigeait cependant la maison, elle arrangeait mes boucles dont elle était fière, elle me racontait des histoires de son pays adoré, l'Espagne. Maintenant, elle restait couchée, immobile et muette, très loin de nous tous.

On l'emmena bientôt dans une clinique. Elle ne me manquait pas. Tante Madeleine ne faisait pas de différence entre ses fils et moi: elle était ma mère, oncle Maurice mon père; il me prenait sur ses genoux, me faisait sauter en m'appelant sa petite infante. François, Michel et Frédéric étaient mes frères.

Un jour, après des semaines ou des mois, tante Madeleine m'expliqua que nous allions voir maman, qu'il me faudrait être très gentille, très tendre avec elle. La clinique, grande bâtisse blanche, se dressait au milieu d'un jardin entouré de grilles. Je me rappelle très bien qu'avant de me conduire auprès de maman, tante Madeleine parla longuement avec un homme en blouse blanche. Leur conversation passait par-dessus ma petite tête.

— Si, au moins, disait l'homme, elle voulait parler, raconter ce qui la tourmente, mais elle s'y refuse obstinément. Et que signifient pour elle ces trois cailloux qu'elle ne cesse de glisser

entre ses doigts? N'avez-vous pas la moindre idée de ce qu'ils pourraient représenter?

Tante Madeleine secouait la tête.

La femme maigre et blême vers laquelle on me poussa ne pouvait être ma jolie maman de la Framboisière. C'était une étrangère. Elle ne me regarda pas; elle fixait, au creux de sa main ridée, trois petits cailloux gris. Elle mourut peu après. La Framboisière fut vendue.

J'ai grandi aimée et entourée de soins affectueux. A vingt-deux ans, j'ai épousé un garçon de valeur. Nous nous sommes beaucoup aimés, nous nous aimons toujours. Je n'aurais pas dû revenir à la Framboisière. Je ne me souvenais pas de ces choses que cha-

que année, chaque mois, chaque jour qui passaient ensevelissaient plus profondément, ces choses que je ne pourrais jamais plus oublier.

A Bourg-Saint-Romain, Cécile déclara:

— Il nous faut maintenant découvrir le notaire qui possède les clefs de la Framboisière et qui doit nous accompagner: maître Petitpied. Le nom cocasse que voilà! Mais auparavant, nous allons manger quelque chose. Je meurs de faim!

Mon amie fit gaillardement honneur au menu, tout en s'étonnant de mon peu d'appétit.

— Ce coq au vin est pourtant délicieux! Reprends donc une aile, ma petite Anne!

J'avais peine à avaler. Maître Petitpied, dont nous trouvâmes l'étude dans la Grand-Rue, nous accompagna à la Framboisière. Petit et replet, à la fois aimable et solennel, il nous fit l'éloge de la propriété:

— C'est un admirable petit domaine. Les derniers propriétaires n'ont cessé de l'embellir et de le moderniser tout en lui gardant son cachet. Le chauffage se fait au mazout. La cuisine et les salles de bain sont parfaitement équipées. Vous verrez...

Je ne l'écoutais plus; j'entendais les battements de plus en plus précipités de mon cœur. La route passait entre des champs moissonnés; des corneilles se promenaient parmi les éteules décolorées.

La grille de la Framboisière s'ouvrit silencieusement alors qu'elle grinçait autrefois; à droite de l'entrée se dressait un petit pavillon gris. C'était là que logeait Victor, notre factotum, tout à tour maître d'hôtel, chauffeur et jardinier. Sa femme nous servait de cuisinière. Le couple avait un garçon un peu plus âgé que moi. Il jouait parfois avec moi et un jour il m'avait donné trois billes d'agate. Je possédais quantité de jouets, mais ces trois billes aux couleurs changeantes me semblaient un trésor sans prix. Je les avais déposées dans une petite boîte, sur de la ouate rose. La petite boîte ne quittait pas ma table de chevet. Je l'ouvrais de temps en temps pour contempler les trois merveilles.

Le parc avait perdu son charme sauvage et paraissait bien plus étroit que dans mes souvenirs. De nombreux arbres avaient été abattus pour dégager la maison qui s'élevait, noble et solitaire, au milieu d'une pelouse infinie. Les contrevents étaient clos; la demeure ne comportait qu'un rez-de-chaussée; au centre cependant, un fronton abritait deux chambres où logeait la gouvernante qu'on m'avait donnée. Elle m'apprenait à lire et à écrire et courait avec moi dans le parc. Père s'arrêtait souvent pour bavarder avec elle. Comment se nommait-elle? Daisy? Dorothy? Elle faisait partie du monde oublié, du passé enseveli, mais il m'avait suffi de lever les yeux vers les deux petites fenêtres du fronton pour la revoir avec ses cheveux d'or roux et ses dents éclatantes.

— Quelle adorable maison! disait Cécile près de moi. Viens, Anne! Elle m'avait prise par la main et m'entraînait. Les boules de buis, de chaque côté du perron, avaient été remplacées par de grandes jarres remplies de géraniums maintenant flétris. Maître Petitpied ouvrit la porte et s'effaça pour nous laisser entrer.



(Dessin de
Maïté Bournoud-Schorp)

Déjà Cécile repoussait les contrevents et les grandes pièces vides et sonores s'emplirent du bruit de ses talons, des échos de sa voix chaleureuse.

— Oh! La splendide cheminée! Les belles boiseries! Ici, mon mari pourra mettre sa bibliothèque et là sa collection d'armes anciennes! Les parquets sont magnifiques...

Je me tenais dans le vestibule, immobile, oppressée par un tourbillon d'images et d'émotions. Ces lieux n'avaient pas de secret pour moi. Je savais où se trouvaient la cuisine et l'office, la salle à manger, le salon. Cette porte-là était celle de la chambre de mon père, celle-là menait au petit salon et à la chambre de ma mère. Moi, je logeais à côté de l'escalier étroit, raide et bien ciré qui conduisait aux deux chambres du fronton. Mon père s'était tué en tombant dans cet escalier; le bruit en somme ne m'avait pas effrayée mais intriguée. J'étais descendue de mon lit et j'avais ouvert ma porte. Au même instant, ma mère, en vêtement de nuit, se jetait sur le corps de père avec un cri atroce, inhumain:

— Pas toi, Marc, pas toi!

Je regardais. Mon père gisait, immobile, les yeux dilatés. Il portait sa belle robe de chambre en soie bordeaux. Il ne répondait pas à mère qui l'appelait d'une voix déchirante:

— Marc! Marc! Je ne voulais pas cela! Marc! Pas toi, Marc!

Au sommet de l'escalier, ma gouvernante, sa chevelure d'or fauve épanchée sur ses épaules, se penchait avec une expression d'indicible horreur. J'allais me mettre à hurler, moi aussi, quand j'aperçus avec stupeur, sur l'avant-dernière marche, une de mes billes d'agate. Les deux autres se trouvaient sur le carrelage, près du corps de mon père. Je m'en emparai avec un tel sentiment d'indignation que j'en oubliai la terreur que m'inspirait l'étrange attitude des grandes personnes.

Qui avait osé toucher à mon trésor? Mère peut-être, quand elle était venue me souhaiter une bonne nuit? Pourquoi les avait-elle prises? Pour jouer? Les billes bien serrées dans ma petite main, je regagnai ma chambrette, mon lit. Je pleurai un peu à cause de ce que j'avais vu et parce que personne ne s'était occupé de moi, puis je m'endormis sans lâcher mon trésor...

— Mais, Anne! s'exclama Cécile près de moi, tu as une figure de l'autre monde! As-tu vu un fantôme?

— Les vieilles maisons, dis-je tristement, abritent toujours des fantômes...

Luisa Mehr

Réminiscences...

Les gâtés de la grammaire

Je pense que l'orthographe en général et les règles grammaticales en particulier ont toujours été la bête noire des écoliers et pour bien des adultes elles le sont restées leur vie durant.

C'est ainsi qu'il y a bien des années un confrère m'avait cité l'exemple suivant: Lors d'une réunion politique, l'orateur du jour, emporté par sa fougue, déclara:

— Nous devons défendre nos droits moraux!

Une timide voix s'élève de l'assistance:

— Moraux!

— Ne m'interrompez pas, rétorque l'orateur qui poursuit: «... nos droits moraux...»

— Alors, toute l'assistance:

— Moraux! Moraux! Moraux!

— Bon, si Moreau est dans la salle, qu'il prenne ma place...» s'écrie l'orateur et quitte la salle.

Cela me remet en mémoire un autre fait survenu au cours de mes dernières années scolaires passées à Serrières. Dans ma classe, la plupart des élèves

— on ne savait pas pourquoi — s'étaient mis à écrire le verbe «mourir» avec deux «r» à l'infinitif (sans doute par confusion avec «nourrir»). Or, un beau jour, l'instituteur, lassé de corriger toujours la même faute, se fâcha tout rouge et alla écrire au tableau noir, en grosses lettres majuscules le verbe «MOURIR» en s'écriant:

— Sachez à présent qu'on ne meurt qu'une fois!

La leçon fit son petit effet: mourir avec deux «r» était désormais bien... mort.

Le troisième exemple est encore plus typique. Au cours de la même année scolaire eurent lieu des élections cantonales. La lutte entre les partis était chaude, aussi de grandes affiches électorales aux diverses couleurs politiques «décoraient» les façades.

Notre instituteur eut l'idée de nous proposer un petit concours consistant à découvrir la «grosse» faute d'orthographe que contenait le texte des affiches d'un parti. «Lisez les affiches entièrement, de la plus grande à la plus petite ligne», nous recommanda-t-il. Pour nous stimuler, il promit une récompense à celui ou à ceux qui découvrirait la faute.

Nous commençâmes aussitôt notre prospection, encouragés par nos pa-

rents. On se répartit en autant de groupes qu'il y avait de partis différents, avec mission de contrôler minutieusement toutes les affiches apposées dans la circonscription. Elles étaient d'un format inusité: le plus grand en usage dans l'imprimerie (appelé Jésus).

Nous nous mîmes avec zèle à la découverte de la petite «bête», nous arrêtant longtemps devant chaque affiche, la lisant et la relisant, la «disséquant» mot par mot, la commentant avec animation à tel point que les passants s'arrêtaient pour nous demander de quoi il s'agissait. Je pense qu'aujourd'hui on nous aurait pris pour des contestataires préparant une manif! C'est qu'on voyait des fautes partout, pourtant il ne nous en fallait qu'une seule. Chaque cas nous paraissant douteux était noté en vue de sa vérification ultérieure. En fin d'après-midi, nous nous retrouvâmes comme convenu au collège où un camarade avait apporté son «Petit Larousse». Hélas! en dépit de tout notre zèle, la consultation du dictionnaire fut négative: nous n'avions pas décelé la moindre petite faute!

Notre maître sourit dans sa barbiche (il en portait réellement une) lorsque le lendemain matin nous lui avouâmes notre échec, et pourtant nous avions contrôlé tous les mots...

— Voilà votre erreur, nous dit-il, vous avez cherché dans les détails la faute qui aurait dû vous sauter aux yeux.

Ce disant, il sortit de son pupitre l'une de ces fameuses affiches et l'épingla sur le tableau noir. Alors, à notre confusion nous avons pu lire, imprimés en noir sur fond bleu et en lettres d'au moins 20 cm de hauteur! «CITOYENS, TOUS DEBOUTS!» dont le dernier «s» avait été souligné plusieurs fois au crayon rouge par l'instituteur. Cette fois, c'était la forêt qui avait caché l'arbre. Bien sûr, nous savions plus ou moins que «debout» est adverbe invariable, mais dans notre pensée juvénile l'adjectif qualificatif «tous» devait pourtant l'emporter sur la règle. Et puis, n'est-ce pas, à notre âge l'orthographe nous intéressait moins que la baignade...

Quant à la récompense promise, toute la classe en profita en ce sens que le maître nous fit la lecture de belles histoires en lieu et place de dictée prévue à l'horaire des leçons!

Louis Schaedler, Prilly